



Crack à Bordeaux : ils témoignent



Le crack, drogue à base de cocaïne, est de plus en plus consommé. Bordeaux n'est pas épargnée

« Sud Ouest » est allé à la rencontre de consommateurs

Pourquoi cet attrait grandissant ? Un addictologue répond
Pages 2 et 3

Le secteur du parking Victor-Hugo est l'un des lieux où la cocaïne fumée se consomme à la vue de tous à Bordeaux. AFP



TENNIS

Niveau relevé pour le retour de Primrose

Le tournoi bordelais démarre par les qualifications aujourd'hui avant l'entrée en lice des têtes d'affiche comme Gaston, Gasquet ou encore Bonzi

Page 37

ARCHIVES FABIEN COTTEAU/SUD OUEST

DORDOGNE

Plusieurs milliers de teufeurs dans une ancienne mine d'or
Page 11

LITTÉRATURE

Rencontre avec
Sylvain Tesson **P. 19**



L'ÉLÉGANCE
en toute simplicité

Couleur
VILLAS
maisons
individuelles

Group: HDV



Crack à Bordeaux : dans la rue o

Qu'on l'appelle crack ou cocaïne basée, sa consommation augmente à Bordeaux. « Sud Ouest » est allé à la rencontre de consommateurs et de professionnels qui leur viennent en aide

Dossier réalisé
par Gwenaél Badets
g.badets@sudouest.fr

« Avant de vous parler, j'ai discuté avec mes copains. Ils m'ont demandé de vous dire ça : il n'y a pas de crack à Bordeaux. » Denis (1) a pris un très méchant remontant. Mais il sait très bien ce qu'il dit. Techniquement, il a raison : du crack à proprement parler, il n'y en a pas, en ville. Ou très peu. Mais c'est tout comme.

« Si vous demandez aux usagers s'ils prennent du crack, ils disent que non : ils "basent" la cocaïne... », confirme le docteur Jean-Michel Delile, addictologue et directeur général du Comité d'étude et d'information sur la drogue (CEID). « En fait, c'est de la sémantique... mais qui a son importance. » Explications.

Le crack, c'est quoi exactement ?

La vision du public sur ce produit, c'est, en général, un plan large sur le métro aérien, place Stalingrad, à Paris. Un plan rapproché sur des consommateurs, silhouettes courbées, regards vides. Et des plans serrés de riverains excédés. Ambiance film de zombies, frissons garantis.

Mais que se passe-t-il dans la pipe à crack et dans la tête de celui (ou celle) qui tire dessus ? Le crack, c'est quoi ? Tout simplement de la cocaïne qu'on fume, plutôt que de la sniffer. Le but : un effet maximum avec une dose minimum.

Sauf qu'on ne peut pas fumer la cocaïne telle quelle - c'est un sel. Pour isoler sa substance active, il faut la « baser ». Soit avec du bicarbonate, soit avec de l'ammoniaque. Le résultat : un caillou (ou galette) prêt à la

combustion. Vendu déjà préparé, c'est cela qu'on appelle le crack. « Donc tout le monde peut en faire, quoi, poursuit Denis. Mais voilà, il n'y a pas de crack à Bordeaux, avec des doses toutes faites comme à Paris. Ou c'est très rare. »

2 Une consommation qui explose

Ça n'empêche pas la consommation de cocaïne basée d'exploser. Concernant une drogue que les usagers « préparent » eux-mêmes, difficile d'établir des statistiques. Mais un outil permet de se faire une idée : la distribution de matériel dans le cadre des programmes de réduction des risques.

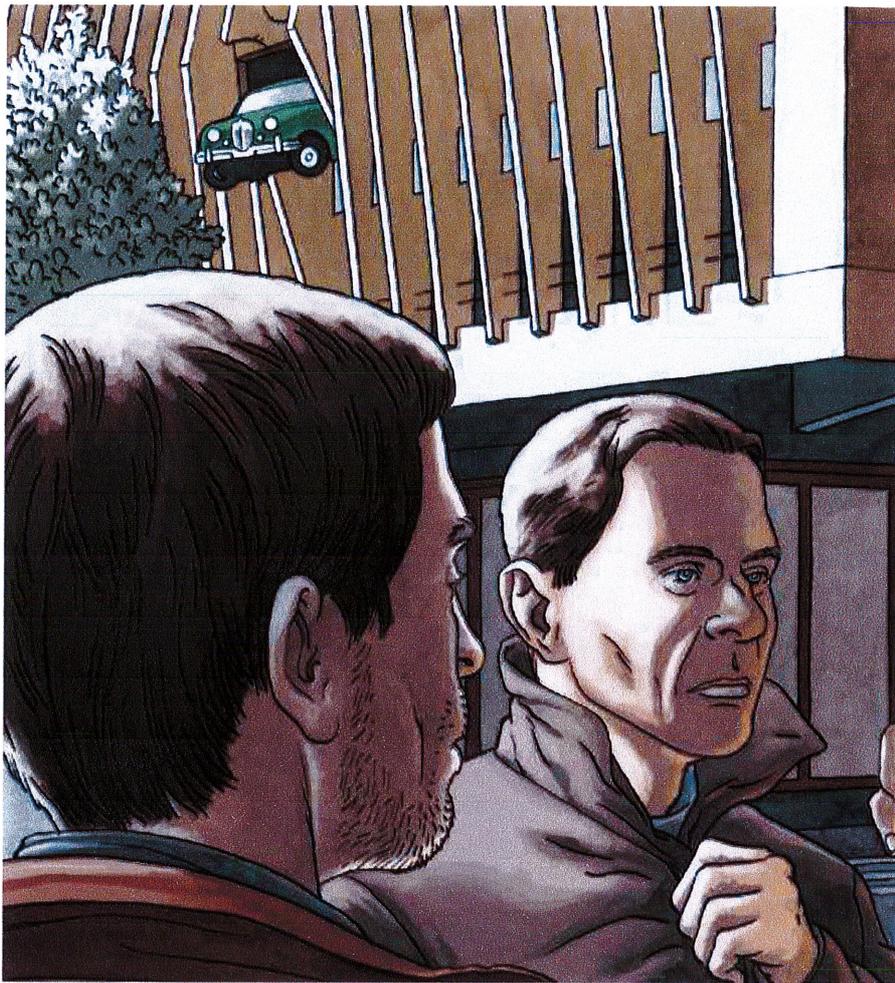
« Quand je suis arrivé en 2013, on ne distribuait pas de pipes à crack, raconte Pierre Barc, res-

« Je suis ici parce que le crack, on n'en trouve pas à la campagne »

ponsable du Caarud (2) du CEID, rue Planterose. Depuis, on en donne chaque année davantage : 4 900 en 2020, 5 500 en 2021... » Même constat à l'association La Case, rue Saint-James. « En 2021, nous en avons distribué 67 % de plus qu'en 2020 », précise la directrice générale, Véronique Latour.

« Depuis quelques années, c'est une déferlante, résume le docteur Reiller, du CEID. On a vu tous nos anciens consommateurs d'opiacés, qui étaient stabilisés avec des produits de substitution, se mettre à la cocaïne. Et y rester. »

Cette progression est aussi visible à l'œil nu dans la rue. Géographiquement, il est bien défini : Capucins, Victor Hugo, Palais des Sports.



Le secteur du parking Victor-Hugo est l'un des lieux où la cocaïne fumée se consomme à la vue de tous à Bordeaux. ILLUSTRATION ALAIN PAILLLOU

3 La face visible : dans la rue

C'est cette consommation de rue qui fait du crack le phénomène médiatique qu'il est devenu.

Isaac est assis, les yeux mi-clos. Il reçoit le visiteur dans un recoin où son petit groupe a ses quartiers, près du Palais des sports. Le quadragénaire est

d'abord méfiant. Puis sans filtre. « Nous on fume ici, on s'en bat les couilles. » Voix basse, débit lent, Isaac confie qu'il a une maison en Dordogne. « Mais je suis ici parce que le crack, on n'en trouve pas à la campagne. » Il est un des historiques de la place, un des premiers à avoir su « cuisiner » ce produit qui règle sa vie. « Ça fait trop de bien. On passe

deux jours sans dormir ni manger. Et après on dort une journée et demie. » Une compulsion qui coûte cher. « 80 euros, cinq à six fois par jour pour le groupe. Comment on fait pour payer ? Bah, tout le monde va voler des trucs. Sauf moi - je leur dis juste quoi faire. »

Assis à côté du paisible colosse, Toufik est une boule de co-

« La voie fumée de la cocaïne est encore plus accr



Jean-Michel Delile : « Des personnes avec des histoires traumatiques seront plus attirées par ce produit à l'effet - initialement - apaisant. » ARCHIVES FABIEN COTTEREAU / « SUD OUEST » ET AFP



Jean-Michel Delile est addictologue et directeur général du Comité d'étude et d'information sur la drogue (CEID)

Comment expliquer le développement de la consommation de crack ?

La consommation de cocaïne, d'une façon générale, se développe à Bordeaux comme dans tout le pays.

Elle est sortie de sa niche historique - la jet-set, les professions libérales... Ce type de diffusion a fini par toucher des publics plus vulnérables qui, pour beaucoup, étaient déjà toxicomanes et qui ont commencé à s'injecter de la cocaïne... C'est dans ce groupe très marginalisé au plan social qu'on a vu se développer des pratiques de cocaïne « basée » pour pouvoir être fumée.

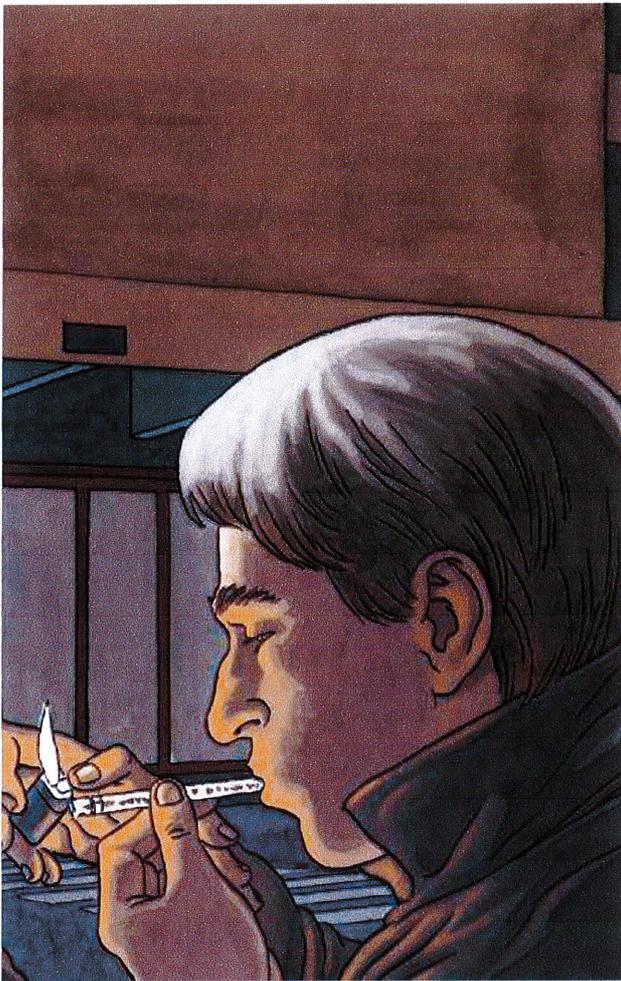
En quoi ce produit est-il particulièrement addictif ?

La cocaïne est déjà un produit très accrocheur. Mais la voie fumée est encore plus accrocheuse que la voie sniffée. Quand on sniffe, il faut que ça traverse la muqueuse. La « montée » est progressive.

En revanche, il n'y a rien de plus rapide que la voie fumée. Vous avez donc la tempête parfaite : un produit extrêmement accrocheur qui rencontre un public extrêmement vulnérable.

Quel public est particulièrement touché ?

U insérés, ils racontent



lère. Il narre sa vie sillonnée d'impasses, dont la seule échappatoire est la fumée. « Tu l'entends quand je te parle, j'ai de la rage en moi. Ça fait vingt ans que je suis dans la rue. »

4 La partie invisible du caillou

Ces consommateurs à la vue de tous sont la partie émergée de l'iceberg. Un iceberg inversé : la pointe qui dépasse, c'est ceux qui sont tout en bas. Soit ils

étaient déjà dans la rue, et prennent du crack pour oublier (Toufik). Soit le produit les y a jetés (Isaac). « Mais l'usage du crack est plus répandu qu'on le croit, prévient Pierre Barc. On a des commandes de matériel à distance venant de personnes parfaitement insérées. »

Michèle est un exemple de ces « crackers » invisibles. Elle soigne son apparence. Elle a son propre logement. A toujours travaillé. « La drogue du pauvre ?

Mais quelle connerie ! s'insurge-t-elle. Ça coûte plus cher de fumer du crack que de taper de la coke, je vous assure. C'est le même produit, mais la puissance est décuplée. Et vous en voulez plus, toujours plus. Combien ça me coûte ? C'est monstrueux. Je ne veux même pas en parler... » (lire aussi en page 4)

5 L'arbre qui cache la forêt

Le crack ne se limite pas à ce qu'on voit dans la rue. Et la rue ne se limite pas au crack. Il n'est pas la seule façon « low cost » de consommer de la cocaïne. Beaucoup l'injectent aussi. C'est le cas de Denis. « Je suis tombé très bas à cause de ça. On peut dire que ça se voit », souffle le quin-quagénaire, las. « Ceux qui fument sont moins nombreux que ceux qui injectent. C'est plus efficace, et les gens cherchent l'économie. »

Dans les deux cas, l'addiction est terrible. L'addiction aussi : « Tout l'argent y passe », confie cet homme sans domicile fixe. « Pour financer ma consommation, je fais tout : la manche, l'intermédiaire pour des copains, qui passent par moi pour en avoir. Ce que ça me coûte ? Je vais pas mentir, je vais dire une moyenne de 60 euros par jour au moins. » Ça fait 1 800 euros par mois.

Denis tient à ajouter une chose : « On dit qu'il y a de l'insécurité à Bordeaux. Mais c'est beaucoup moins dangereux que Lille, Paris, Marseille ou Lyon. J'ai déjà fait des grosses conneries ici. Des crédits que j'ai pas payés... Je me suis fait casser la gueule, mais on m'a pas tué... Alors que dans une autre ville, on m'a coupé une oreille une fois. »

L'occasion de rappeler une vérité. Si les toxicomanes sont souvent désignés comme des agresseurs en puissance, il sont aussi surreprésentés parmi les victimes de vols et de violences.

(1) Tous les prénoms d'usagers ont été changés. (2) Caarud : Centre d'accueil et d'accompagnement à la réduction des risques pour usagers de drogues.

ocheuse que la voie sniffée »

Ce sont des personnes qui ont eu des trajectoires familiales chaotiques, qui se sont retrouvées à la rue jeunes, qui ont des histoires traumatiques... Elles sont dans des niveaux de stress très importants, toujours aux aguets, réagissent potentiellement par la violence au moindre déclencheur...

Étant sans arrêt sous pression, quand elles rencontrent un produit qui - initialement - peut avoir un effet d'apaisement ou d'euphorie, elles vont être plus attirées que le commun des mortels.

Son caractère « bon marché » explique-t-il aussi son succès ?

L'avantage du crack, si on peut dire - c'est un de ses pièges - est que c'est tellement puissant qu'il suffit d'un dixième de gramme de cocaïne transfor-

mée pour avoir un effet considérable. Avec 10 ou 20 euros, vous pouvez avoir une dose. En revanche, cet effet est très peu durable. Vous aurez donc tendance à réitérer les prises et à en consommer autant que faire se peut. La mise de fonds est modeste. Mais le piège tellement rapide que ça entraîne des dépenses considérables.

Comment peut-on en « sortir » ?

Les complications sur la santé sont si rapides que, souvent, la demande d'accompagnement surgit vite. On arrive à rencontrer ces usagers dans les Caarud, où ils ont accès à du matériel de consommation. Au fil de ces rencontres régulières et en confiance avec les éducateurs, on peut leur proposer un processus de soins. Mais une fois le contact établi, les choses se

compliquent. La dépendance est extrêmement astreignante. Même quand les gens souhaitent arrêter, ce n'est pas si facile. Il faut passer par des cures de sevrage.

Avec le CEID, nous avons développé un site à Barsac. En Gironde, nous avons aussi la ferme Merlet, près de Guîtres. On y accepte les chiens. Ça permet des conditions d'accueil compatibles avec le style de vie et les attentes affectives de ce public - souvent, leur compagnon animal est vital pour eux. Et ça, c'est difficile à faire accepter dans un cadre plus formel. Les structures comme les nôtres sont plus plastiques dans leurs programmes de soins.

(1) Le Comité d'étude et d'information sur la drogue et les addictions est une association fondée en 1972 à Bordeaux.



Kits d'injection (pour l'héroïne ou la cocaïne) abandonnés dans la rue, tentatives d'effractions, tarifs des stupéfiants (vu les montants, du cannabis) gravés dans des communs et un ras-le-bol dans le quartier Saint-Paul. DR

Bien moins nombreux qu'à Paris, mais très visibles

L'usage et la vente de drogue en pleine rue est un sujet récurrent dans les réunions de quartier du centre-ville bordelais. En première ligne, les secteurs Capucins-Victor-Hugo

L'émergence de « scènes ouvertes » de consommation à la parisienne guette-t-elle Bordeaux ? Selon les professionnels qui suivent le phénomène, on en est loin.

« On ne voit pas ici ce qu'on constate à Paris, avec des gens qui sont amenés à faire à peu près n'importe quoi pour quelques euros afin de renouveler leur dose, note le docteur Jean-Michel Delile. C'est une population qui n'atteint pas du tout les mêmes effectifs. » (lire ci-contre)

Combien sont-ils à consommer dans la rue à Bordeaux ? « Plusieurs centaines de gens qui fréquentent le Caarud de la rue Planterose tournent à la cocaïne, calcule le docteur Delile. Mais la particularité du phénomène, c'est que ce sont des personnes qui sont dans la rue. Donc on les voit. »

La double peine pour une drogue de pauvre ? « Les amateurs de cocaïne sniffée sont plus nombreux, mais on ne les voit pas, opine le médecin. Ils se font livrer à la maison par Snapchat. Les nôtres sont moins nombreux. Mais il faut fermer les yeux pour ne pas les repérer ! Cela crée un biais de perception : ils sont hélas trop nombreux, mais ce n'est pas une marée humaine ! »

Pas seulement le crack

Pour les habitants du quartier Saint-Paul, la coupe est pleine depuis longtemps. Mais pas seulement à cause du crack. Danielle Pendants, commerçante, est à l'origine d'une pétition lancée l'an passé. Dans sa ligne de mire : le Caarud de La Case, rue Saint-James. « On attire les drogués en

leur permettant de prendre une douche, en leur distribuant des seringues ou de la méthadone. Ce service n'a pas sa place en centre-ville. »

Les commerçants dénoncent aussi que le parking Victor-Hugo soit « une porte ouverte aux trafics et à la consommation. Il faut sécuriser les accès pour éviter les agressions. Et colmater le tour de l'édifice, truffé de niches où les SDF rangent leurs matelas. »

Pas de salles de shoot

David, lui-même « injecteur » de cocaïne, constate le triste état des rues. « Ya des seringues partout, c'est chaud... Mais s'agissant de gens qui vivent dehors, ils n'ont pas le choix. Il n'y a pas de salle de shoot... Ce serait pourtant une bonne idée. Ça éviterait les seringues partout. Ça limiterait les overdoses - j'ai perdu beaucoup de copains. »

À la Case, on est conscient des difficultés autour du Palais des sports : « Ce qui a été très dur pour le voisinage, c'est le premier confinement, en 2020, se souvient Olivier Capdeboscq, responsable du site. Tout un groupe était cantonné là. C'était du bruit du soir au matin. »

Pour ce qui est du présent, il prône l'ouverture : « Si les gens qui se plaignent connaissent nos bénéficiaires, ils verraient qu'ils sont plus souvent victimes qu'agresseurs. » Certes, certains agressent ou volent, admet-il. Et le crack a tendance à rendre agressif et paranoïaque, ce qui ne favorise pas les échanges. Mais « il y a aussi beaucoup de fantasmes », estime-t-il. « Pour les riverains, il serait intéressant de voir ce public à travers les histoires individuelles. Ils sont les adultes que notre société a créés. »